

Ce numéro est accompagné d'un supplément de deux pages en couleurs hors texte et d'un supplément musical.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

SAMEDI 28 JUILLET 1900

58^e Année — N° 2996



LE CHAH DE PERSE

Dessin d'après nature de M. Sabattier, avec signature autographe de S. M. — Voir l'article, page 47.

COURRIER DE PARIS

De tous les spectacles qu'offre l'Exposition à la curiosité des visiteurs, il en est un qui, de l'unanimité, devait être un triomphe pour la France; il se trouve précisément que c'est le moins réussi de tous. Je veux parler de la revue centennale de l'art français: il n'y a pas à dissimuler plus longtemps l'impression pénible qu'en éprouvent tous ceux qui connaissent un peu l'histoire de la peinture française depuis un siècle. L'admirable école dite de 1830 est complètement sacrifiée. Des maîtres comme Millet, Rousseau, Corot, Delacroix, Decamps, J. Dupré, etc..., mal représentés par des toiles inférieures semblent n'avoir été mis là que pour servir de repoussoir à la petite école impressionniste. En 1889, la commission d'admission composée de critiques et d'amateurs de tous bords, ne s'était préoccupée que d'une chose: assurer l'éclat de l'Exposition en groupant des chefs-d'œuvre de tous les maîtres. J'ignore à quel mobile a obéi l'organisateur de l'exposition actuelle, mais je sais que le résultat n'est pas pour justifier nos prétentions à la suprématie artistique, la seule suprématie cependant que nous soyons fondés à réclamer devant l'Europe assemblée.

Le Congrès international végétarien vient de terminer ses travaux. Si la science pouvait avoir une influence sur les mœurs, il est certain que le végétarisme aurait rapidement gagné de cause auprès du public. Car, c'est un fait acquis, le régime végétarien, au moins le régime mixte qui admet le beurre, les œufs et le lait, répond mieux que le régime carné aux exigences de la nutrition physiologique. Il donne force et santé à ses adeptes et de plus il leur inspire, dit-on, le dégoût de l'alcool; que pourrait-on lui demander de plus?

Ce serait parfait si la Gourmandise n'était pas l'ennemie jurée de l'Hygiène; et une ennemie toujours assurée de vaincre. Allez donc parler aux gourmets de diner sans viande, ils hausseront les épaules.

Et pourtant, tout menu végétarien n'est pas fatalement dépourvu de charme. Ainsi, le déjeuner que plusieurs congressistes se sont offert en sortant de la salle des délibérations, me semble échapper à toute critique et, comme on dit, j'en ferais volontiers mon ordinaire, surtout par ce temps de canicule. Pour une fois, notre rédacteur de cuisine voudra bien me permettre d'empêcher sur son terrain; voici le menu de ce déjeuner:

Radis et beurre, petits pois à la française, œufs brouillés aux champignons, asperges en branches, salade de laitue, soufflé de céramène (farine d'avoine), fraises à la crème et fruits variés.

— Franchement, je vois bien peu de chose à reprendre dans la composition de ce déjeuner, me dit un végétarien de conviction molle qui lit indistinctement par-dessus mon épaule. Tenez, ajoutez seulement une petite entre-côte aux pommes (un végétal, encore, la pomme de terre!) et je suis votre homme, quand vous voudrez... si ça doit se passer dans une bonne maison.

Il y aurait une intéressante étude à écrire sous ce titre: *Physiologie du manifestant*. Si quelqu'un en a conçu le projet, il n'a pas omis, je pense, de noter dans sa documentation le cas de ce bureaucrate de province qui, venu à Paris avec l'unique dessein de visiter l'Exposition en compagnie de sa femme, s'est fait arrêter le 14 juillet pour avoir crié: «A bas Loubet!» sur le passage du président.

Devant le tribunal, quand le juge l'a interrogé sur le mobile de son acte: «Je ne sais pas, a-t-il répondu, j'étais fatigué et très surexcité par la marche et le soleil... Je respecte la personne du président de la République, le gouvernement et les institutions républicaines.»

Est-ce là une inconscience prudemment simulée afin d'obtenir le bénéfice des circonstances atténuantes? Quant à moi, je crois volontiers à la sincérité de cette réponse, et c'est pourquoi je la trouve caractéristique. M. X... aurait aussi bien crié: «Vive Loubet!» mais il a obéi à une impulsion irraisonnée, la langue lui a fourché. La Faculté connaît et soigne ce genre de détraquement. Par 35 degrés de chaleur à l'ombre, le supplice moderne du train de plaisir, et immédiatement après, le surmenage extravagant qu'inflige aux excursionnistes de peu de fortune et de peu de loisir la visite à la vapeur de Paris et de l'Exposition, c'est

assurément plus qu'il n'en faut pour faire un mouton enragé d'un paisible et inoffensif «ronde cuir».

D'autres causes de surexcitation passagère produisent des cas analogues, et bien des manifestations publiques, isolées ou collectives, où l'on prétend voir une explosion du sentiment populaire ne sont souvent que de simples accidents pathologiques.

«La République peut compter pour la défendre sur la population de Caen». Ces paroles tombées d'une bouche auguste ont gagné d'un coup d'aile les moindres hameaux, faisant succéder une joie profonde aux angoisses de la France. Ce ne sont partout qu'arcs de triomphe, feux d'artifice, sarabandes interminables autour de ce qui reste d'arbres de la liberté. La confiance est rentrée dans tous les cœurs, le commerce reprend à vue d'œil et nos innombrables «ennemis héréditaires» se morfondent au-delà des frontières, désarmés devant ce renfort inattendu que vient de recevoir la République. Honneur et gloire à la population de Caen!

Don Jaime, fils de Don Carlos, était dernièrement dans nos murs. Ce prince, officier de hussards en Russie, brûlait sans doute du désir de visiter l'Exposition; plus heureux que son père et d'autres personnages augustes, il a pu s'offrir cet agrément. D'ailleurs, on ne s'est guère aperçu de sa présence sur notre sol, et peut-être eût-il passé inaperçu, si les journaux, toujours indiscrets, ne nous avaient révélé que, parti en ballon de la plaine Saint-Denis, il était allé atterrir près de Neufchâteau, dans les Vosges, après s'être élevé à une hauteur de 5.200 mètres. Qu'est-ce à dire? Ce ballon serait-il un «ballon d'essai», et, par la pratique du sport aéronautique, Don Jaime de Bourbon s'entraînerait-il pour un autre genre d'ascension? Car, on semble l'avoir oublié, les plus hautes visées sont permises au prince, fils de prétendant, prétendant lui-même; n'est-ce pas à lui que le parti des «Blancs d'Espagne» réserve le trône de France? En vérité, notre gouvernement, pour tant si attentif aux complots tramés contre la République, vient de montrer un manque de vigilance bien coupable. Qu'il y prenne garde! Jadis, les prétendants montaient à cheval; aujourd'hui, ils montent en ballon. *Caveant consules!* s'écrierait M. Homais.

En fait d'ascension, c'est surtout celle du thermomètre qui, ces temps-ci, a accaparé l'attention générale. Elle a été exceptionnellement remarquable: plus de trente-cinq degrés à l'ombre de nos maisons à sept étages! Et, au fur et à mesure que l'alcool ou le mercure montait dans les tubes centigrades, le niveau, naturellement, baissait dans les réservoirs de la Ville; si bien qu'une disette d'eau menaçait d'aggraver les conséquences de la chaleur torride, au moment même où une soif saharienne brûlait les gosiers, où s'imposait le besoin d'ablutions plus abondantes et plus fréquentes. Alors l'Administration eut une de ces idées géniales dont elle est coutumière; elle prit une décision énergique qu'on pourrait libeller ainsi:

«Nous, etc., etc...»

«Considérant l'insuffisance de la distribution de l'eau;

«Considérant la nécessité de donner satisfaction aux réclamations de la population parisienne;

«Arrêtons:

«Article unique. — Jusqu'à nouvel ordre, ladite distribution sera complètement suspendue pendant douze heures sur vingt-quatre.

La population parisienne et les nombreux hôtes qu'elle héberge ont accueilli très froidement (le mot est-il bien de saison?) cette singulière marque de sollicitude administrative.

Le jeudi 19 juillet, — une des plus chaudes journées du siècle, d'après les documents météorologiques, — tandis que quelque cent mille visiteurs téméraires bravaient tour à tour l'insolation et la cuisson à l'étuvée dans les avenues et les galeries de l'Exposition, on inaugurerait enfin la mise en service du chemin de fer Métropolitain.

Par cette température tropicale, une promenade souterraine offre un attrait particulier; en effet, au sortir des puits — c'est-à-dire des stations — les voyageurs étaient unanimes à constater la fraîcheur du long tunnel. Certains même la trouvaient excessive, et j'ai rencontré une dame qui regrettait sincèrement de ne pas avoir emporté son collet de fourrure.

Voilà donc ce fameux Métropolitain tout indiqué pour un usage que MM. les ingénieurs n'avaient

probablement pas prévu. Il ne sera pas seulement en tout temps un nouveau moyen de transport commode; il deviendra pendant les mois caniculaires le plus efficace des abris contre le soleil implacable, quelque chose comme le grand *frigori-fique* de Paris. Pour la modique somme de quinze ou de vingt-cinq centimes, on pourra se payer un bain d'air frais; ce sera moins cher et plus propre qu'un bain de Seine.

Le besoin de donner des fêtes à l'Exposition commence à se faire sentir: la chaleur a éloigné beaucoup de visiteurs qui s'en vont grincheux; pour vaincre les hésitations de la province et de l'étranger, dans les mois plus cléments où nous entrons, quelques divertissements ne seront pas de trop. Le ministre du commerce vient de prendre les devants en donnant dans la salle des Fêtes une représentation dramatique, lyrique et dansante aux collaborateurs de l'Exposition. Douze à quinze mille personnes sont venues dimanche dernier s'éventer dans cette immense rotonde, pendant que la Comédie-Française faisait des efforts aussi gigantesques qu'inutiles pour mimer un acte de *M. de Pourceaugnac*; je dis mimer, car on n'entendait pas un traitre mot de la prose de Molière, et comme le plancher de la scène était beaucoup trop bas, quelques rares privilégiés seulement ont pu suivre de l'œil la fameuse manœuvre des apothécaires.

Pauvre Comédie-Française, quelle série noire depuis le fatal incendie de sa maison!

Fort heureusement, l'éclatante musique du 2^e acte de *Guillaume Tell* a eu raison des déficiences de la salle et de l'installation: la mélodie rossinienne a coulé pour tout le monde, et les braves collaborateurs de l'Exposition se sont retirés fort satisfaits.

Il tombe parfois de bien singuliers documents dans les boîtes aux lettres de nos journaux. C'est par cette voie que me parvient une protestation du directeur d'un des théâtres exotiques de l'Exposition. M. B... a en effet raison de ne pas être content. Jugez-en: il a, pour construire son théâtre, fait d'importants sacrifices; il a des charges quotidiennes très lourdes; et il lui avait déjà fallu bien de l'ingéniosité et de la patience pour enseigner à quelques douzaines de personnes le chemin de son petit théâtre. Puis, brusquement, le succès est venu: le succès fou, la grande vogue! On s'est précipité au théâtre de M. B... Et le soir, on a vu la plus élégante foule de nos clubmen en assiéger les guichets. Que s'était-il donc passé?

Rien que de très simple: une danseuse d'Orient avait apporté aux clients du petit théâtre la primeur d'un «pas» de sa façon, et ce fut assez pour faire courir au Trocadéro tout Paris. On y courut même si bien que l'administration s'émul, et y envoya ses censeurs... Les censeurs s'y amusèrent infiniment comme tout le monde; seulement, ils durent confesser que l'amusement était de qualité suspecte, et que peut-être il valait mieux supprimer cette danse-là.

Ce qu'on fit.

Mais alors ce fut une désertion! Notez que le reste du spectacle est charmant, et que, d'une façon générale, l'entreprise vaut par un ensemble d'attractions très louables... Rien n'y fit, on décampa... Et le bon impresario se lamenta. «Rendez-moi ma danse, gémit-il, ou je suis un homme ruiné.»

L'excellent homme se défend, et il a raison; ce n'est jamais amusant de faire faillite. Mais que penser de ce bon public qui passe indifférent, pendant des semaines, autour d'un très curieux spectacle, mais où l'on ne s'amuse qu'honnêtement, et qui, dès le jour où s'inscrit au programme un numéro d'apparence vaguement obscène, s'y précipite avec ce bel ensemble? C'est ça, comme disait Gavarni, qui donne une fière idée de l'homme.

Aux courses de Saint-Ouen, quarante degrés à l'ombre. Sur une chaise, à la buvette, un monsieur qui semble vouloir demeurer étranger à tout ce qui se passe autour de lui, suce une paille dans un grand verre. Un ami s'approche. Il lève vers lui un œil mourant.

— Eh! bien?

— Eh! bien, tu y es de tes dix louis, dit l'ami, *Agathos* a refusé le parcours.

L'autre, avec flegme:

— Je n'avais pas pris le cheval le plus rapide, je le reconnais; mais j'avais pris certainement le plus intelligent.



L'arrivée à Tauris.

LE CHAH EN FRANCE

Mozaffer-ed-Din, chah-in-chah, roi des rois, arrive en France, en souverain cette fois. A Contrexéville, c'est le malade que nous recevions incognito le mois dernier; le chah satisfait de son séjour favorisé par un temps constamment beau, au milieu d'une population avenante et discrète où l'on a respecté sa tranquillité, nous quitta enchanté de sa cure. En Russie d'où il vient présentement, commença son voyage officiel et d'apparat qui, en dehors des fêtes, des réceptions, des revues, des solennités de toutes sortes, ne lui causera peut-être pas l'impression qu'il ressentit au mois d'avril, quand il quitta pour la première fois de sa vie la Perse, et qu'il partit de Téhéran dans des conditions assez exceptionnelles.

Avec quarante-huit heures de poste jusqu'au port de Recht, la petite traversée jusqu'à Bakou, et la ligne de Tiflis, on peut faire le trajet en douze jours; le chah mit deux mois. Il est vrai qu'il put de la sorte parcourir une partie de ses Etats, et surtout séjourner à Tauris, la seconde ville de l'Empire, sa résidence alors qu'il était prince héritier, et qu'il tenait à revoir. Ce fut une véritable armée qui se mit en route : 2 régiments d'infanterie, 500 cavaliers de la garde, 100 cosaques, la musique à cheval, soit plus de 2.000 hommes. Le chah, en landau découvert, allant au pas, ses chambellans, calvaçant près de lui; derrière la longue file des calè-

ches et voitures de la Cour, et la file plus longue encore des serviteurs, chameaux et mulets de charges, fourgons à bagages, complétant un effectif total de quelque 6.000 à 7.000 personnes et de 6.000 à 8.000 chevaux ou bêtes de charge. Le harem était du voyage jusqu'à la frontière où s'arrêta l'escorte.

Le chah quitta Téhéran le 15 avril; la petite armée s'engagea sur la chaussée qui côtoie la chaîne du Khamseh, sur un plateau élevé de près de 2.000 mètres; le soir on dressait les tentes, les animaux étaient déchargés, et le lendemain le camp levé, on se remettait en marche, au pas, pour faire en vingt-cinq jours les 600 ou 700 kilomètres séparant Tauris de la capitale. Tauris était en fête, des arcs de triomphe jalonnaient la route, et la population de toute la contrée s'était massée aux portes de la ville pour assister à l'arrivée du chah. A Tauris, repos de trois jours, puis on repart à travers les montagnes de Kara Dag, et l'on descend la vallée de Kara Sou pour arriver à la frontière, à Djoulfa sur l'Araxe. L'escorte, le harem, les serviteurs s'arrêtèrent là et revinrent à Tauris où ils attendent encore jusqu'au moment où ils viendront reprendre le chah soit à Djoulfa, soit à Recht. Rien que cette partie du voyage, de Téhéran à la frontière, a coûté la bagatelle de 2.500.000 francs.

A Djoulfa, frontière, un représentant du gouvernement du czar attendait sur la rive russe de l'Araxe l'impérial visiteur, sa cour et sa suite, une soixantaine de personnes. On remonta en voiture et l'on repartit dans le service de la poste sous l'escorte de cosaques, pour Akstafa, station du chemin de fer de Bakou à Tiflis. De là, nouvelles voitures pour gagner, à travers les monts du Caucase, Vladikavkaz, terminus de la grande ligne du Daghestan à Moscou. Le chah n'avait plus à quitter le rail jusqu'à Contrexéville; cependant l'horaire précédemment arrêté dut être changé; notre futur hôte, fatigué, prit quelques jours de repos à Varsovie où le

gouvernement russe lui réserva, malgré son incognito, une réception grandiose, avec une revue qui frappa beaucoup l'imagination du souverain asiatique.

Nous avons déjà donné du chah différents portraits, des vues de sa résidence de la Souveraine à Contrexéville. C'est là qu'a été dessiné d'après nature le grand portrait que nous publions aujourd'hui. Le chah, à cette occasion, et durant tout son séjour dans les Vosges, s'est montré ce qu'il est réellement, essentiellement affable, accueillant, et d'une bienveillance hors ligne. Il était impossible d'apporter dans ses rapports avec le public plus de simplicité. Dans les jardins de l'établissement il se promenait longuement, lentement, caressant les enfants qui ont le don d'éclairer sa physionomie d'un rayonnement d'infinie bonté. Les braves gendarmes montant la garde à la Souveraine n'ont jamais été inspectés ni salués d'une façon plus noble et plus sympathique; lorsque le chah passait devant eux, en sortant ou en rentrant, c'est par deux ou trois fois qu'il se retournait, en portant avec affectation la main à son kolah, la classique toque d'astrakan que le Persan ne quitte jamais.

Il allait prendre ses verres d'eau comme le commun des mortels, circulait dans les galeries où sous les arbres comme l'exige le traitement, souriant à tous, jouant avec un caniche qui le distrayait beaucoup, s'arrêtant pour contempler une partie de croquet, paraissant très heureux de cette existence familiale. La cour, le grand-vizir en tête ne faisaient pas plus de façon; tous ces personnages rivalisaient d'urbanité et de générosité envers la population, achetant des souvenirs aux petits marchands, se faisant photographier maintes fois, allant au tir aux pigeons, à la promenade en voiture ou à pied plutôt que comme un groupe de professeurs en vacances, que comme des ministres d'une cour orientale. Je me souviens du jour où, depuis le grand-vizir, tout le monde passa, en riant aux éclats, sur la bascule automatique!

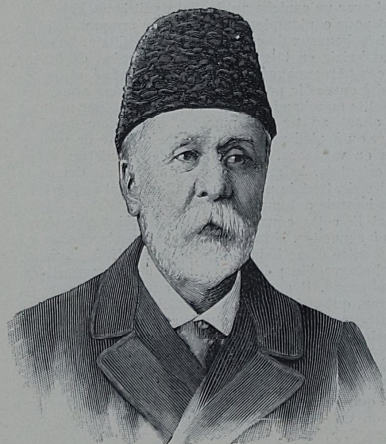
C'est là cette cour, et là ce chah qui sont intéressants à connaître. Mozaffer-ed-Din adore la chasse où il se montre d'une habileté prodigieuse. Nous donnons une photographie prise dans l'une de ses propriétés, à Djadgeroud. Il aime beaucoup aussi ses jardins de Téhéran, que dirige un habile praticien français. Ici une parenthèse pour rappeler que la cour de Perse est très française, que notre langue est la plus répandue dans le pays, que de ses fonctionnaires plusieurs sont français comme M. Lemaire, chef des musiques impériales, et M. Schneider, médecin attaché à la personne du chah, que de ses ministres, plusieurs ont fait leur instruction en France comme le ministre des travaux publics, S. E. Mohendes-el-Mamalek, un de nos brillants polytechniciens.

S. A. le grand-vizir Ali Asgare Khan, une des plus vastes intelligences qu'on puisse concevoir, la fran-



Le chah et son entourage à Varsovie. — Phot. Jadwiga-Golez.

chise et la droiture unies à la vigilance, parle français ainsi que S. E. Hakim-el-Molk, ministre de la cour, qui lui, s'exprime dans notre langue avec une facilité remarquable. Hakim-el-Molk, titre qui signifie médecin du gouvernement, est en effet docteur, et médecin particulier de Sa Majesté. Il a fait ses études au collège impérial de Téhéran, sous la direction du docteur Tholozan dont le souvenir est si vivace en Perse. C'est un esprit très distingué, un homme de progrès et de gouvernement, ayant pour la France des sentiments amicaux qu'il exprime ouvertement. Quant au ministre de Perse à Paris, S. E. Nazare-Aga, diplomate des plus distingués, il sert son souverain selon ses vœux. On sait que le chah Mozaffer-ed-Din, dont la figure



S. E. Nazare-Aga, ministre de Perse à Paris.

comptera dans l'Histoire orientale, est ouvert à toutes les idées d'amélioration sociale; épris de nouveauté, il suit l'évolution de la science avec un soin jaloux, et veut tenter d'appliquer tout ce qui naît dans le domaine de la mécanique et de la physique : électricité, magnétisme, photographie, machines agricoles ou industrielles l'intéressent au suprême degré. S'il visite ici le Conservatoire des arts et métiers, il s'arrêtera devant tout ce qui lui paraîtra propre à modifier dans un sens heureux les conditions économiques de son pays pour la prospérité duquel il vit uniquement, aidé en cela comme en toutes choses par l'énergie et le prévoyant grand-vizir, qui a maintenu l'ordre à Téhéran, pendant l'inter-règne et le sert avec un dévouement éclairé de tous les instants; par Hakimel-Molk, son fidèle conseiller, et par tous ses ministres entraînés dans le même mouvement, qui a la perfection pour but et le bien pour résultat.

On m'excusera d'insister, mais c'est que vraiment le sujet en vaut la peine. Songeons que nous avons affaire à un autocrate absolu, dont les desirs sont des ordres, et dont les ordres sont des arrêts sans réplique. L'amour profond, sans bornes, qu'ils ont pour leur monarque, les porte à faire que tout le monde soit aussi heureux que possible autour de lui. Son avènement même s'accomplit dans des circonstances nouvelles. Jusqu'alors chaque prise de possession du trône entraînait de graves désordres, les ambitions se réveillaient, les partis s'agitaient, et la pourpre impériale était trop souvent faite du sang coulant à flot dans les rues. La fermeté du grand-vizir fit que Mozaffer-ed-Din put connaître la joie de gravir les marches de son palais autrement qu'en marchant sur des monceaux de cadavres; il a voulu un règne paisible, s'appuyant sur la bonté, sur l'indulgence, et il amène peu à peu son peuple aux procédés occidentaux. Il protège l'instruction publique, l'agriculture, l'industrie, la main toujours ouverte, et l'esprit toujours en éveil.

Il nous arrive donc environné de la plus belle des auréoles, et lorsque la population parisienne l'acclamera, elle fera bien. Pour la foule qui ne sait pas tout, le chah aura des costumes étincelants où les diamants, les émeraudes, les rubis, les perles sont répandus à profusion. Sur le kohah des visites officielles est appliqué le fameux diamant Daria Nour (Mer de lumière), un des plus gros qui existent et qui est estimé

20 millions de francs. Le chah voyage avec plusieurs catégories d'habits ainsi constellés de pierres; la première comprend trois costumes de visites officielles; la seconde, trois costumes de réception; la troisième, quatre costumes de promenade, avec le sabre, le baudrier, et le kadjar accroché au ceinturon. Je n'ose pas dire qu'il y a là pour une centaine de millions de pierres, mais je ne dois pas être très loin du chiffre. Enfin, ce qui fera plaisir aux visités, l'auguste visiteur voyage avec une provision de décorations, de médailles et de bijoux. De quoi faire nombre d'heureux... le chah tout le premier.

EDMOND RENOIR.



S. A. le grand-vizir. — Phot. Jadwiga-Golez.



La voiture de voyage du chah de Perse.



Déjeuner du Chah à la chasse au mouflon, à Djadjeroud, près de Téhéran.

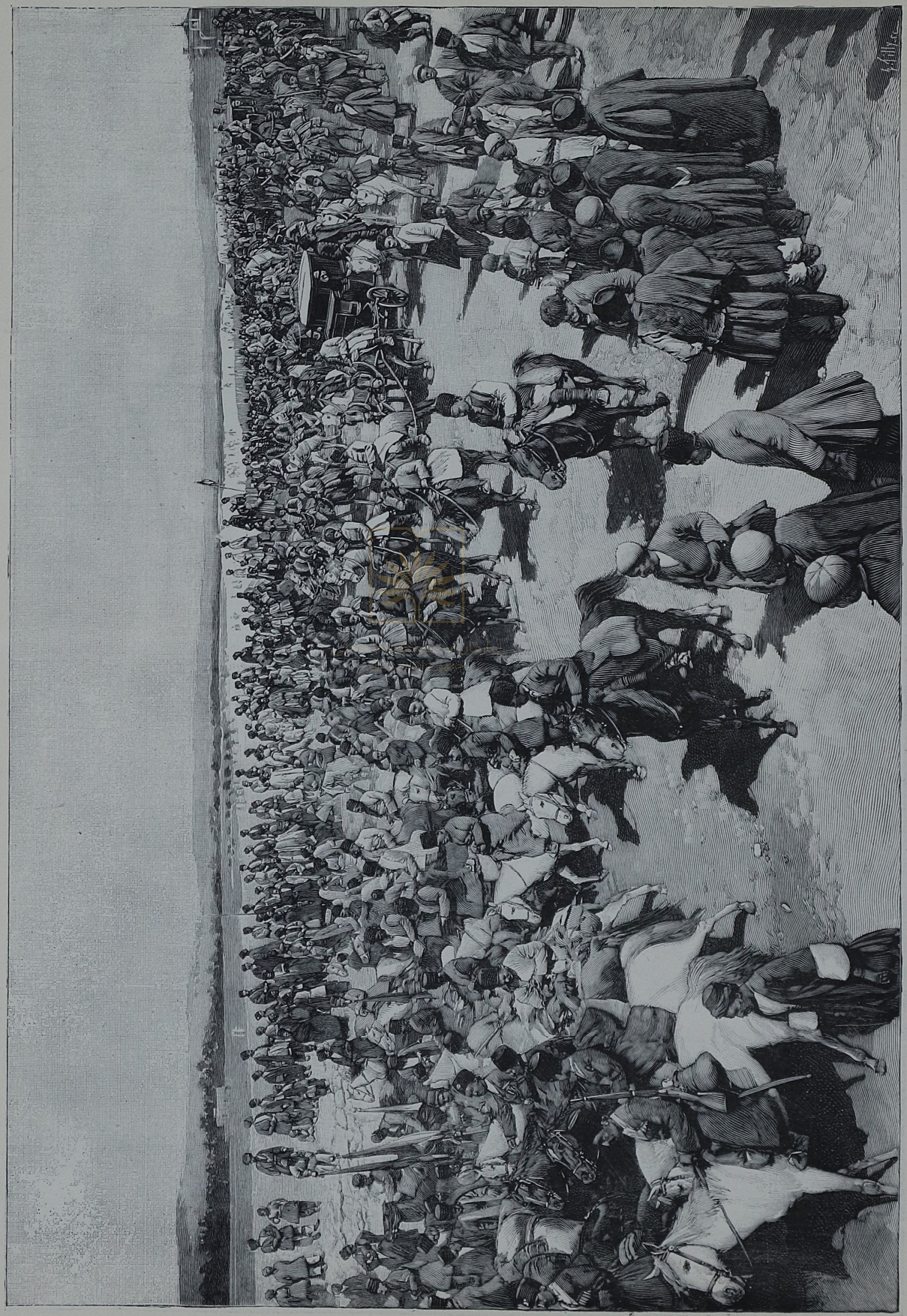


Le Chah dans les jardins du palais de Téhéran.

(Clichés de Mirza Ebrahim Khan, photographe de S. M.)



LE CHAH DE PERSE EN VOYAGE. — La musique des Cosaques persans.



LE CHAH DE PERSE EN VOYAGE. — Les voitures des ministres.